

Une tempête de klaxons s'élève. Le camion garé devant le Monoprix ne cille pas. Plusieurs employés sortent en hâte du magasin pour venir aider à décharger le contenu de l'engin.

Nouvelles protestations furieuses des automobilistes, qui crachent par leur fenêtre entrouverte une haine aussi noire que les gaz du pot d'échappement de leur véhicule. Apparemment, ils n'ont pas tous été convertis aux charmes de l'électrique.

J'accélère le pas en me masquant le nez et la bouche avec mon écharpe. Saleté de ville... Une jeune maman poussant un landau se presse sur le trottoir d'en face. J'imagine le visage de sa progéniture : blanc et lisse, engoncé dans plusieurs épaisseurs de laine et de coton, ses délicates petites narines bordées d'un léger duvet blanc absorbant les volutes chargées de fuel qui se déversent dans l'habitacle.

L'image me fait grimacer ; j'ai toujours affirmé haut et fort que je ne ferai jamais d'enfant tant que j'habiterais Paris. Ce n'est pas un lieu de vie acceptable pour grandir et s'épanouir. Ayant vécu à la campagne pendant toute ma jeunesse, j'en connais le prix. Ces moments forts où les sensations, les peines, les joies, sont intimement liées à la nature environnante ; un grand chêne près de la maison dans lequel je me perchais, suffisamment isolée par le feuillage et l'incongruité de la cachette pour ne pas être dérangée et tout à la fois très proche de la demeure familiale, un solide et rugueux observatoire d'où je pouvais observer les allées et venues de ses habitants ; le champ de luzerne

en face de ma chambre, dans la fraîcheur duquel je m'allongeais, au milieu des cailloux, pour chercher des coccinelles ou surprendre les sauterelles ; les dimanches après-midi dans la forêt, un sac en plastique à la main, penchés vers le sol comme des Sioux en état de guerre pour dénicher les petits-gris au milieu de la mousse.

L'angoisse de la veille remonte à la surface, chassant ces doux clichés. J'avais dit... Oui mais maintenant ? Vais-je ressembler à ces collègues de bureau qui tentent de concilier une vie professionnelle surchargée avec les activités que leur impose leur nouveau statut : celui d'heureux parents de bambins en pleine force de l'âge ?

Le rodéo journalier qui commence au premier chant du coq : je déjeune et m'habille pendant que bébé dort encore, je prépare son repas de midi, je réveille bébé qui n'apprécie pas vraiment qu'on l'extirpe de son lit alors qu'il fait encore nuit, je mets bébé dans son siège auto, encore à moitié endormi, et traverse la ville pour l'emmener chez la nourrice, je vais à la gym entre midi et deux parce que c'est le seul créneau horaire qu'il me reste de disponible, je mange un sandwich pour récupérer sur mon temps de pause, je me plonge dans les embouteillages pour aller reprendre bébé chez la nourrice qui râle parce que j'arrive en retard, je donne à manger à bébé puis joue avec lui une demi-heure avant de le mettre au lit, je prépare le repas du soir, je mange, je m'endors une demi-heure devant la télé puis je vais me coucher. Il est 10 heures et demie ; demain, debout 6 heures...

On tient le coup en se disant que les trois premières années sont les plus difficiles (je n'ai pas parlé du cas où bébé a le sommeil léger et préfère vous regarder de longues heures – la nuit, elles durent plus longtemps – dans le blanc de l'œil, ou plutôt le rouge, au lieu des barreaux de son lit...). Mais ensuite, les activités se diversifient. Et les déplacements aussi ! La crèche, le parc, l'école, le centre aéré, le conservatoire de musique, le match de rugby en banlieue, le vélo dans le Bois de Boulogne, la fête foraine... Vivement que je lui achète sa première mobylette. À quel âge, dites-vous ? 14 ans ?

J'arrive devant l'agence. J'inspire un grand coup et me recompose un visage avenant. Pas envie qu'on me pose des questions.

Quelques personnes sont déjà arrivées, installées autour du grand comptoir en bois qui tient lieu de bar : Sylviane, l'assistante de direction, qui n'est souriante que dix minutes par jour, ces dix minutes précisément où elle prend son premier café du matin ; Maryse, la chef de fabrication, doyenne de l'entreprise, dont la bonne humeur n'a d'égal que la mauvaise foi quand il s'agit de constater des erreurs sur un document fraîchement imprimé ; Didier, le directeur artistique, allumant sa dixième cigarette de la matinée (elle ne fait que commencer...) ; et Paul, directeur de clientèle issu de la pub, qui n'en a gardé qu'une légère propension à l'affirmation définitive et le goût des belles phrases.

- Salut Julia, lance Maryse avec un sourire brillant. Tu veux un café ?  
- Oui, je veux bien. Ça va m'aider à me mettre en route. Bonjour tout le monde.

Sylviane lève les yeux de son café qu'elle semble scruter comme si elle cherchait à y lire les prévisions de sa journée et me fait un signe de la tête en guise de salut. Didier marmonne un bonjour qui se perd derrière l'écran de fumée de sa cigarette.

Paul me regarde avec un œil pétillant :

- Ça va ? C'est le grand jour aujourd'hui ?  
- Le grand jour ?  
- Ben oui ! C'est pas cet après-midi que vous devez faire une présentation chez France Télécom, avec Gilles ?  
- Oui. J'ai un peu l'stress. D'ailleurs, ça serait bien si Thierry arrivait, j'ai des corrections à lui faire faire sur les maquettes.  
- J'ai tes devis aussi, pour le budget fabrication, intervient Maryse.  
- Ah ! Ouf !!! Va falloir que je speede, pour mettre tout ça au propre.

La sonnerie générale retentit. Sylviane se précipite vers son bureau pour répondre.

- C'est pour toi, Julia. Anne-Marie Lanvin, de DCS.

Je vais à mon bureau et décroche mon téléphone, assailli par un

mauvais pressentiment.

- Bonjour, Anne-Marie. Comment allez-vous ?

- Ça pourrait aller mieux. J'ai reçu vos propositions hier, pour le rapport annuel. Ça ne va pas du tout.

Je lève les yeux au ciel et expulse deux couloirs d'air de mes narines en posant ma main sur le bas du combiné. Je décide de garder mon calme.

- Qu'est-ce qui ne va pas précisément ? Nous avons pourtant intégré toutes les remarques que vous nous avez faites...

- Oui, mais j'ai montré ça ce matin à mon directeur et ça ne lui plaît pas.

- Bon, écoutez, Anne-Marie, ça fait trois fois qu'on refait la mise en pages. Ce n'est plus possible. Vous lui avez dit, à votre directeur, que nous allons être obligés de facturer des corrections d'auteur ?

- Il ne veut pas en entendre parler. En plus, il n'aime pas du tout la façon dont sont traitées les photos.

- Pourtant, il avait validé la maquette d'intention.

J'inspire une bouffée d'air.

- OK... On va fixer un rendez-vous chez vous, avec votre directeur, pour reprendre tout ça ensemble.

- Oui, mais il faut faire très vite. On doit sortir ce document en fin de semaine prochaine, vous le savez ? Et je ne peux pas décaler cette date. Tous mes correspondants internes ont été informés... Il faut que vous veniez cet après-midi

- Non, cet après-midi, ce n'est pas possible. Je peux venir demain matin à la première heure.

- D'accord, à huit heures alors. Mais vous ne pourriez pas refaire des propositions pour montrer à mon directeur d'autres pistes au niveau des photos par exemple ?

- Anne-Marie, vous vous rendez compte ! Je suis en présentation tout l'après-midi et le studio est complètement submergé de travail. En plus, je ne vais pas faire refaire la maquette tant que je ne sais pas précisément ce que veut votre directeur. On en parle demain,

d'accord ? Allez, bonne journée, Anne-Marie. À demain.

C'est parti ! La tension est montée à 300 volts. Ça promet pour le reste de la journée.

Après une prise de bec avec le maquettiste qui ne voulait pas apporter les modifications demandées à mes épreuves sous le prétexte d'un autre boulot urgent à faire, je jongle entre le téléphone, la réalisation de mon devis, la reproduction en dix exemplaires de la recommandation pour France Télécom et la sacro-sainte opération de boudinage : il ne s'agit pas de se glisser dans une combinaison de protection en latex renforcé avant d'aller affronter le client, mais simplement de perforer le document de présentation sur toute sa hauteur à l'aide d'une machine aux dents acérées puis d'y fixer, toujours à l'aide de cette même machine qui, décidément, s'avère très perfectionnée, une reliure en plastique en forme de spirale dont les languettes viennent délicatement prendre leur place dans les trous précédemment effectués. En apparence cela semble simple, mais la fébrilité avec laquelle on effectue en général ce type d'opération vient compliquer la chose. Mal positionnées dans la machine, il arrive que les feuilles soient perforées de travers, ou que la dernière dent de la mâchoire de fer vienne mordre l'extrême limite du document, créant ainsi un trou béant irrécupérable... Surtout si c'est le document original ! Sans parler de l'opération suivante, lorsque les languettes de plastique manquent leur destination et qu'il faut les réintroduire une à une, avec délicatesse et sans s'énerver. Bien sûr, une fois ce travail accompli, une personne non consciencieuse qui n'aura pas pris le soin de vérifier les reproductions avant de les boudiner, pourra s'apercevoir que la photocopieuse a mangé une page, la 42, et qu'il faut tout recommencer du début ! Ces menus événements ne sont que quelques-unes des affres du travail de chef de projet... Nous n'étions pas encore chez le client !

Je monte dans la voiture aux côtés de Gilles, mon directeur de clientèle attiré (normal, personne, à part moi, ne veut travailler avec lui...).

- C'est bon, tu as tout ? Les recos, les maquettes, les devis ? me demande-t-il.

- Oui, oui, t'inquiète pas. Mais on est un peu à la bourre.

Direction la banlieue sud et Montrouge. Porte de Clichy, on prend le périphérique : bouché ! Ça faisait longtemps... La voiture fait du 0,2 km/h, collée au pare-choc de celle de devant. Gilles se retourne vers moi :

- Il faudrait peut-être que tu enlèves tes boucles d'oreille, non ?

Je le regarde, interloquée :

- Pourquoi ?

- Je ne crois pas que pour une présentation chez France Télécom, ce soit très approprié.

Il est fou ! Qu'est-ce qu'elles ont, mes boucles d'oreille ? Elles sont plutôt visibles, vu leur taille, d'accord, mais tout de même, sur quels critères peut-il dire qu'elles ne sont pas conformes à l'esprit du client ? Et ma personnalité à moi, merde ! Ça compte pas ?

J'obtempère.

Ma personnalité à moi, c'est aussi de ne pas créer d'esclandre pour des petites choses. Et d'accepter les remarques de mes supérieurs au nom d'une obéissance et d'un respect qui me viennent d'on ne sait où. Enfin si, je sais. Sûrement un truc de l'ordre de l'image du père, et en particulier celle du mien, autoritaire et sans appel. Mes velléités de révolte viennent a posteriori, trop tard... Gilles est un infâme misogyne, mais l'intérêt du travail me fait passer sur beaucoup de choses.

Nous arrivons avec une demi-heure de retard, pour apprendre que la présentation est annulée ! Retour à l'agence, toujours sans boucles d'oreille.

La journée a été chargée. Je rentre à la maison à vingt heures, épuisée. Philippe est déjà là, en train de préparer le repas.

- Ça va ? Tu rentres tard ce soir.

- Ouais, je suis crevée. J'ai encore pas vu passer la journée.

- Tu n'as pas oublié que Tristan et Nadine viennent manger à la maison ?

- Non !!! C'est ce soir ? Oh là là, je ne me sens pas...

- Ben, il va bien falloir pourtant, dit Philippe en haussant le sourcil droit. On a déjà repoussé une fois, à cause de la compot' pour Jefferson.

- Et pourquoi c'est pas eux qui nous ont invités ? Va y avoir encore un bazar monstre, et la vaisselle à faire à minuit ou une heure du matin...

- Bon, pose-toi, bois un verre. Je m'occupe du repas, tu mettras la table après.

J'en rajoute une couche :

- Et puis on va jamais au théâtre ou voir des spectacles. Avant, on sortait plus.

Philippe commence à perdre patience et s'énerve sur sa mayonnaise qui vire au blanc à force d'être secouée dans tous les sens :

- Écoute, on ne peut pas tout faire. Et puis ça fait longtemps qu'on ne les a pas vus.

- Ouais, moi, ils ne me font pas trop délirer. En plus, je déteste quand elle l'appelle « mon chat ». Je trouve ça débile. C'est comme « chéri ». On se croirait dans un mauvais téléfilm américain. Tiens, Santa Barbara, avec Cruz et Eden !

Je me sens déjà plus en forme... La sonnerie de l'entrée retentit.

- Merde, ils sont déjà là ! On n'a pas idée d'être en avance.

Je descend l'escalier à toute allure et vais leur ouvrir, un sourire aux lèvres.

- Bonsoir !!!

Bises, remise des prix (un Saint-Émilion grand-cru 1988) et l'on va prendre l'apéro. Philippe quitte provisoirement ses fourneaux pour venir trinquer avec nous. Normalement, quand on reçoit à la maison,

on se relaie pour assurer une présence auprès de nos invités mais ce soir, je profite de son indulgence et décide de ne rien faire.

- Alors, ça va, le boulot ?

Tristan a lancé la question qui tue. Mais je ne lui en veux pas trop, car c'est souvent la première qui vient, en seconde position derrière : « Qu'est-ce que tu nous a préparé de bon à manger, ce soir ? ».

- Non, j'en ai marre. Trop de stress, de speed, des horaires à rallonge et des clients qui ont oublié d'être sympas ; je ne vois plus trop la finalité de tout ça.

- Mais pourtant, tu es sur des dossiers intéressants ? questionne Nadine. Des gros budgets, je crois.

- Oui, mais ce sont les projets des autres, pas les miens. J'aimerais bien pouvoir me consacrer un peu à des choses qui m'intéressent, et surtout les gérer à mon rythme, en arrêtant de zapper sans arrêt entre plusieurs dossiers. Ça m'use. D'autant que la seule finalité est de faire de la marge brute, et ça, ça ne me motive pas trop.

- Moi, je ne pourrais pas travailler dans le privé, poursuit Nadine. À l'hôpital, ce n'est pas toujours la panacée, mais au moins je sais pourquoi je suis là.

- C'est vrai. J'ai toujours trouvé cet univers fascinant. Le travail des médecins, des infirmières...

- Surtout les infirmières, coupe Tristan en rigolant d'un air entendu. Je l'ignore.

- Quand je rentre dans un hôpital, j'ai l'impression d'être dans une ville, une grande fourmilière organisée autour de plein de services différents. Et surtout, ça sent l'humain à plein nez. Y'a des relations qui se nouent et se dénouent tous les jours au sein du personnel, avec les patients, les familles. Il y a de la chair, du sang et des larmes, des émotions. C'est ça qui me touche.

Philippe s'étonne :

- Eh bien, tu as loupé ta vocation ?

- Non, je ne crois pas. C'est peut-être l'écart qu'il y a entre mon boulot et celui de Nadine qui me fait ressentir les choses de cette façon.



- On ouvre une autre bouteille de vin ? intervient Tristan.
- Bouge pas, dit Philippe en posant sa main sur ma cuisse, je vais en chercher une.
- Eh bien, nous, on a une grande nouvelle à vous annoncer, dit Nadine.
- Ah oui ? lance Philippe de la cuisine. Attends, j'arrive.  
Il revient s'asseoir près de moi.

- Je suis enceinte.

- Ah bon, toi aussi ? dis-je de but en blanc.

Je me fige sur place, le cerveau soudainement court-circuité par l'énormité de ma question.

Nadine me regarde en écarquillant les yeux :

- Tu es enceinte ?

- Non, non, sûrement pas. C'est une copine du boulot... Elle nous a annoncé ça aujourd'hui.

Philippe m'interroge du regard, surpris de n'avoir pas été mis au courant car, bien que travaillant depuis quelques mois dans une nouvelle agence, il est resté en contact avec la plupart de ses anciens collègues.

J'enchaîne :

- Et tu le sais depuis longtemps ?

- Non, hier.

- Ah oui, c'est tout frais. Ça doit faire bizarre, non ?

- Non, au contraire. Je suis super contente. Je voulais un enfant depuis longtemps.

Philippe se tourne vers Tristan :

- Et toi alors ? Ça te fait quel effet ?

- Oh, tu sais, le père, ce n'est pas pareil. Ça reste abstrait, hein.

- Mais pourquoi tu dis ça ? interroge Nadine. C'est la même chose pour toi et pour moi. Pour l'instant, on a du mal à s'imaginer l'enfant, mais dans neuf mois, ça sera une réalité.

Tristan plonge le nez dans son verre.

- Bon, si on passait à table, déclare Philippe. C'est prêt.

Je baille à me décrocher la mâchoire. Deux heures du matin ! Je vais être complètement dans le cosmos demain alors que j'ai une énorme journée en perspective. Philippe est déjà au lit. Je l'y rejoins.

- C'était sympa, non ?

- Bof, Tristan est vraiment trop macho à mon goût. Je ne supporterais pas de vivre avec un mec comme ça. Apparemment, il n'est pas hyper emballé par le fait de devenir papa...

- Oui, c'est ce que j'ai cru deviner. Il risque d'y avoir un petit problème entre eux.

- Je ne comprends pas pourquoi ces gens-là décident de faire des enfants alors que ce n'est déjà pas l'osmose dans leur couple. On dirait qu'ils n'ont pas encore compris qu'un enfant ne résout rien, au contraire.

- Mais peut-être qu'ils n'ont rien décidé. C'est peut-être arrivé par accident.

- Ah bon, tu crois ?

J'embrasse Philippe et me tourne sur le côté.

- Bonne nuit.

- Bonne nuit.

Philippe éteint la lumière. Je reste les yeux ouverts.